

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 1 (1913)

Rubrik: Miscellanées

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MISCELLANÉES

L'UNION DES ÉGLISES.

Notre génération assiste à un mouvement significatif de concentration dans les Eglises protestantes que le XIX^e siècle s'était plus, semble-t-il, à fractionner.

L'exemple est parti d'Ecosse où, en 1900, l'Eglise libre et l'Eglise presbytérienne renonçaient à leurs constitutions respectives de 1843 et 1847, pour former l'Eglise presbytérienne unie. Et le jour n'est peut-être pas éloigné où, grâce à une fusion nouvelle avec l'Eglise établie, naîtra une grande et unique Eglise presbytérienne écossaise.

L'Angleterre elle-même semble entraînée par ce courant. Les journaux d'octobre ont apporté l'écho de démonstrations fraternelles faites à des communautés méthodistes et libres par l'Eglise anglicane, qui n'avait pas, jusqu'ici, habitué les non-conformistes à une pareille largeur.

En juin dernier, c'était au tour des protestants français de réparer en partie les scissions du passé. Les Eglises libérales ont renoncé à leur organisation indépendante pour former, en face de l'Union des Eglises évangéliques (orthodoxes), un seul faisceau avec l'Union nationale des Eglises réformées.

Ce qui, en tous lieux, facilite et caractérise ces rapprochements, c'est l'importance secondaire qu'on s'accorde à attribuer aujourd'hui à des questions ecclésiastiques ou théologiques qui, mises jusqu'ici au premier plan, créaient d'inévitables et insurmontables divergences. La préoccupation dominante est, de plus en plus, celle de l'évangélisation. Sur ce terrain de l'action et de la vie proprement religieuses, on ne trouve que raisons de s'unir.

C'est ce qui explique aussi les rapports nouveaux qui tendent à s'établir entre les deux fractions jusqu'ici profondément séparées de l'Eglise du canton de Vaud. Lors du centenaire Viret, en automne 1911, et pour la première fois depuis les événements retentissants de 1845, l'Eglise nationale a adressé une invitation officielle à l'Eglise libre. Depuis lors, le rapprochement se confirme et s'accentue. Au cours d'une «retraite»

commune à Saint-Loup, en octobre dernier, quatre-vingt pasteurs des deux églises ont pu aborder en toute liberté cette question : « Pouvons-nous, et de quelle manière, combiner les efforts de nos deux Eglises pour l'évangélisation de notre pays ? » La conclusion de ce débat, nouveau et émouvant, a été négative. Ou du moins, on a jugé prématurée une entente *officielle*. On a craint qu'elle n'effarouchât des deux côtés certains esprits et que, loin d'avancer, elle ne retardât plutôt l'union à laquelle tous les assistants semblaient acquis. Mais l'atmosphère d'extrême franchise et d'estime mutuelle dans laquelle se déroula l'entretien aura plus fait encore qu'une décision protocolaire pour préparer l'avenir rêvé. Il s'est dit à Saint-Loup des choses qu'on n'avait jamais entendues et dont le pays avait besoin. Du côté national, on a déclaré que la démission de 1845 avait été, pour la grande majorité des pasteurs, un mouvement de conscience ; et l'on a rendu hommage à l'œuvre utile accomplie par l'Eglise libre. Dans l'autre camp, des orateurs ont reconnu que des fautes ont été commises des deux côtés ; qu'on a de plus en plus, des deux parts, le même idéal et les mêmes méthodes de travail ; qu'un rôle providentiel est confié à l'Eglise nationale dans l'évangélisation du pays.

De grandes difficultés que personne n'a songé à nier, font obstacle à une entente parfaite ; de gros problèmes subsistent. Chose frappante, mais qu'expliquent sans peine les préoccupations toutes pratiques dont chacun était animé, personne ne fit allusion aux principes fondamentaux qui séparent les deux Eglises ; ce qui ne veut pas dire, sans doute, qu'ils ne gardent pas, pour beaucoup, toute leur valeur. Mais le rapprochement se prépare sur le véritable terrain, le terrain religieux. On peut dès lors tout espérer de l'avenir.

M. V.

DANS LES SOUTERRAINS DE JÉRUSALEM.

Une nouvelle campagne de fouilles, entreprise de 1909-1911, dans la colline même de l'ancien Temple, sous la direction des Dominicains de Jérusalem, vient de préciser plusieurs points importants de la topographie souterraine de la colline d'Ophel. On connaît depuis 1880 l'existence d'un très remarquable tunnel qui relie la source dite de la Vierge, sur le flanc de la Vallée du Cédron, à une piscine creusée à l'abri des murailles dans la dépression connue sous le nom de Tyropéon. Mais jusqu'ici on n'avait pu examiner à fond, comme on vient de le faire, tous les détails de ce tunnel dans le roc, commencé à la fois aux deux extrémités (N-E et S-O) et mesurant 533 m. de longueur. La *Revue Biblique* de 1912 donne sur les travaux qui se sont poursuivis là et dans d'autres souterrains voisins, de très nombreux renseignements, recueillis sur les lieux mêmes, dont nous retenons les faits suivants :

1. Il devient de plus en plus vraisemblable, pour ne pas dire certain, que ce canal est bien celui que fit creuser Ezéchias (2 ROIS, xx, 20). On a pu constater en outre combien de tâtonnements il avait fallu, dans la région de la rencontre des deux équipes en particulier, pour que les ouvriers, qui déjà s'entendaient, comme le dit « l'inscription de Siloé » placée à l'entrée Sud du souterrain, pussent se rejoindre et que « les pioches se touchassent ». Quant à la courbe générale du tracé qui représente une sorte de grand S, il est très probable qu'elle est due non à la complète maladresse des ingénieurs d'Ezéchias, mais à l'intention bien arrêtée d'éviter les hypogées royaux servant de sépultures, que la ligne droite aurait éventrés ; pour la courbe à l'entrée nord, il faut chercher quelque autre motif ; les travaux continuent et nous aurons l'occasion d'y revenir, quand une découverte plus précise sera connue.

2. Tout autour de la source primitive, on a remarqué dès longtemps diverses traces d'autres aqueducs ne correspondant point avec le tunnel « de Siloé ». On commence à en apercevoir la signification. Ils datent pour la plupart d'époques antérieures au grand travail souterrain et indiquent d'autres façons d'utiliser la précieuse source, la seule de toute la ville sainte. Aux âges les plus anciens, elle se déversait selon la pente naturelle, sur les flancs de la colline. Un premier essai de la mettre à l'abri des attaques du dehors qui doit remonter aux populations cananéennes du deuxième millénaire, fut l'établissement d'un passage secret, menant du sommet de la colline à un puits profond, d'où l'on pouvait tirer directement les eaux de la source, conduites en cet endroit par une courte et grossière galerie, dont les traces subsistent encore. Un troisième système de canaux dérive à ciel découvert le trop-plein de l'eau vers l'extrémité sud d'Ophel ; enfin le canal dit « de Siloé » met fin à ces diverses tentatives, en créant un nouveau réservoir intérieur, plus sûr que tous les précédents.

3. Le puits et le passage secret mentionnés ci-dessus donnent lieu enfin à une fort intéressante hypothèse du P. Vincent, un archéologue dont la sagacité et l'exactitude ne sont plus à établir, qui est porté à voir dans ces vieux travaux souterrains le « canal » mentionné lors de la prise de la citadelle de Jébus par David, au début de son règne (2 SAM. v). Quelque assaillant, plus hardi que les autres, se serait risqué à faire là une ascension, que la nature de la roche et le système de forage ne rendent point impossible ; les Jébusiens, qui avaient jugé inutile de défendre cette voie d'accès peu ordinaire, pris de panique à sa vue laissent pénétrer d'autres soldats du roi conquérant et la fameuse citadelle, trop confiante en ses fortes murailles et sa situation abrupte, tombe aux mains des Israélites.

C. M.

SAINT MARTIN.

Non est similis Martino qui possit habere laudes in omnes gentes, disait Odon de Cluny. Et ce grand voyageur qui connaissait bien l'Europe du X^e siècle écrivait : « Ses Eglises sont innombrables. On en trouve tant, qu'après la Mère de Dieu et le pasteur de l'Eglise, qui est saint Pierre, aucun saint n'en a autant ».

Un travail, dont la *Revue d'Histoire Ecclésiastique suisse*, 6^{me} année, fasc. III, vient d'achever la publication : le *Catalogue des Patrons des églises du diocèse de Lausanne au Moyen-Age*, par Michel Benzerath, confirme pour notre pays l'exactitude des dires d'Odon. Sur 616 églises et chapelles dont M. Benzerath a retrouvé les patrons, 109 sont dédiées à la Vierge, 51 à saint Pierre ou aux saints Pierre et Paul, 43 à saint Martin. Viennent ensuite saint Maurice 34, saint Nicolas 33, saint Jean Baptiste 20, etc.

— Nous empruntons la citation d'Odon de Cluny au livre tout récent de M. E.-Ch. Babut *Saint Martin de Tours* (Paris, Champion, 6 fr.). M. Babut vient en effet de réunir en volume les belles études qu'il a fait paraître de septembre 1910 à juillet 1912 dans la *Revue d'Histoire et de Littérature religieuses* de M. Loisy.

« L'histoire qu'expose ce livre, écrit l'auteur, est si paradoxale, qu'ayant essayé de la résumer au dernier chapitre en une ou deux pages, j'ai dû renoncer à mon projet. Le lecteur qui aurait ouvert le livre sur la conclusion aurait cru à une gageure. »

M. Babut n'exagère rien en parlant ainsi. Son lecteur va en effet d'étonnement en étonnement.

Mais il ne peut que sousscrire à ce qui suit : « La paradoxe est... dans les faits mêmes, et s'il est resté jusqu'à présent à peu près inaperçu, c'est que les origines de la religion de S. Martin n'ont été encore l'objet d'aucune enquête historique sérieuse. Je publie mon livre avec l'espérance que toute critique sincère, étudiant le même sujet aurait été conduite aux mêmes conclusions d'ensemble. »

Nous espérons qu'un de nos collaborateurs pourra bientôt consacrer à ce livre, monument admirable d'érudition et de critique, un article de quelque étendue.

— La *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1912 a publié une très remarquable étude de M. Paul Imbart de la Tour, membre de l'Institut, sur *Luther*. Cette étude fera sans doute partie du troisième tome des *Origines de la Réforme*, qui est impatiemment attendu et dont la *Revue* ne manquera pas d'annoncer l'apparition. Nous tenons, dès aujourd'hui, à signaler ces pages si distinguées et d'une inspiration si haute sur Luther. M. Imbart de la Tour, qui connaît à fond les travaux très complexes — et dont les conclusions sont parfois si violemment con-

tradictoires — que l'on a consacrés ces dernières années au réformateur allemand, s'est tenu à égale distance du panégyrique et du pamphlet ; le portrait historique et psychologique dont il a tracé les grandes lignes est de tout premier ordre.

— Il nous est parvenu la 2^{me} édition de la brochure de M. Ad. Ferrière intitulée *La Science et la Foi* (Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1912). M. Ferrière n'a pas la prétention de développer une doctrine nouvelle. Il se fait avec intelligence et conviction l'écho des tendances actuelles de la philosophie de la religion. Avec M. Höffding il estime que la religion est un effort pour créer et sauvegarder des valeurs, et cet effort, selon lui, se confond avec l'aspiration de l'être spirituel vers l'unité intérieure, avec ce « mouvement de convergence interne » dont parle M. Le Roy, quand il essaie de dire comment on peut définir Dieu dans son système où les définitions ne peuvent avoir aucune valeur intellectuelle. M. Bergson enfin suggère à l'auteur l'image d'un « élan religieux » vers le bien, le vrai et le beau, comparable — non pas en tous points — au fameux élan vital qui se manifeste dans l'évolution créatrice bergsonienne. Ainsi comprise, la religion, dépouillée comme il convient de son vêtement dogmatique, apparaîtra dans sa pureté native, dans son éternelle vérité et si vous vous faites une idée juste de la science, si vous vous rendez compte qu'elle est une méthode et non un corps de doctrines achevé, vous verrez qu'elle ne couvre pas de son autorité les dogmes de la métaphysique matérialiste, et dès lors s'évanouit l'initié des deux sœurs immortelles : la science et la foi.

M. Ferrière, on le voit, est un esprit synthétique, accueillant et ouvert ; cela même le rend éminemment sympathique. S'il nous fallait formuler une critique, nous nous en prendrions à son éclectisme par trop accommodant et nous lui reprocherions en particulier un certain vague dans la définition de la religion. Dieu n'est-il que la vie spirituelle de l'espèce considérée dans son mouvement ascendant, se confond-il avec l'humanité ? Ou bien les religions positives ont-elles raison de le concevoir comme un principe qui, pour agir sur nous du dedans, n'en est pas moins transcendant et surhumain et domine d'une façon ou d'une autre l'évolution totale de l'univers ? Nulle part M. Ferrière ne formule clairement les termes de cette alternative. Faute d'avoir approfondi le problème qu'elle soulève et de s'être appuyé sur une théorie de la connaissance plus précise, il s'arrête à des formules imprécises. Sa conception semble faite de morceaux rapportés et sa pensée hésite entre l'hypothèse métaphysique et la description psychologique qui ne fait appel à aucune réalité d'ordre transcendant. Or il est évident que la question du rapport de la science et de la religion se pose en des termes tout différents suivant qu'on se place à l'un ou à l'autre de ces deux points de vue.

H. M.